
Ali CRIPPS (GB)

31/08/2013

(Traduction : Caroline BOWKLEY)

Relecture : Philippe Lernould et Claude Robin

<p style="text-align: center;">Faire face à la maladie et au handicap Il est temps d'admettre notre dépendance à Dieu</p>

Psaume 27, Versets 1 à 8, 13 et 14 (courte exégèse)

Au Psaume 27, l'auteur reconnaît et affirme d'entrée la souveraineté de Dieu et le salut qui vient de lui, en même temps que l'ancrage et la sécurité qu'il trouve en Dieu. Jésus lui-même, quand les disciples lui demandèrent comment prier, suivit le même modèle (la Prière que nous appelons "Notre Père") que celui du Psaume 27 - l'éloge de Dieu le Père, l'affirmation de Sa place au-dessus de tous et l'expression de la confiance en Dieu Tout-Puissant et, ceci, avant d'entamer les supplications - demandes pour l'approvisionnement, la protection, le pardon et la présence de Dieu. Si nous étudions l'intégralité du Psaume 27, David ne fait pas qu'exprimer sa confiance en Dieu, mais il l'installe, la cultive, et se rappelle à qui, au juste, il fait confiance, de qui il dépend si complètement. Le Psaume emploie toute une gamme de synonymes pour décrire des situations difficiles, puis il affirme que dans toutes celles-ci Dieu est présent. Apprendre à faire confiance à Dieu, à dépendre de Dieu, dans une de ces circonstances amène à la confiance dans d'autres situations, à la fois pour l'auteur et pour nous. Le quatrième verset explique le grand besoin de la présence intime et reconnue de Dieu, et jusqu'au verset 6 inclus, nous reconnaissons "l'abri" (du sanctuaire de Dieu), "la maison du Seigneur", "le temple", "la tente" et "les sacrifices", toutes références aux lieux de culte du Dieu Vivant ; le psalmiste considère qu'un accès sans entrave à la présence de Dieu lors du culte est la récompense suprême - l'endroit à la fois du vrai délice et de la vraie sécurité. Puis, à la fin de ce psaume, aux versets 13 et 14, David insiste : "*Espère en l'Éternel ! Fortifie-toi et que ton cœur s'affermisse !*". En d'autres termes, il nous exhorte à cultiver notre dépendance à Dieu, absolument fiable.

Compromettons-nous notre indépendance ?

En tant que chrétiens, nous reconnaissons tous notre dépendance à Dieu. C'est à partir du moment où nous admettons notre foi en Jésus notre Seigneur que nous sommes sauvés (Romains 10:9). Mais cette autorité du Christ sur nos vies, nous pouvons la prendre à la légère et nous pouvons y résister. Quel genre de Dieu vénérons-nous ? Citons C.S. Lewis : "*Plus qu'un père aux cieux, ce que nous voulons c'est*

un grand-père aux cieux ”, en d’autres termes quelqu’un vers qui se tourner quand la vie porte des coups durs, quelqu’un pour nous donner une petite tape sur la tête, pour nous adresser un sourire bienveillant, et par qui tout s’arrange. Mais Dieu nous veut totalement dépendants de Lui, en toutes choses et dans tous les aspects de nos vies. Il nous demande une soumission quotidienne, d’être prêts à vivre notre existence comme une offrande quotidienne. “ Par lui, offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange ” (Hébreux 13:15), une soumission quotidienne à Dieu car “ Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein ” (Romains 8:28).

Cela dit, prêcher (ou écrire) le paragraphe précédent est une chose, mais c’en est une autre que de le vivre ou d’y croire au plus profond de nous-mêmes, surtout quand notre chemin de vie devient difficile, comme dans la maladie ou le handicap. Nous pouvons *dire* que nous appartenons à Dieu, mais notre rébellion innée (pècheresse) contre Dieu s’y oppose. Nous ne voulons pas accepter la souffrance, physique ou mentale, pas plus que nous ne voulons voir notre indépendance compromise par le handicap ou la maladie. Dans nos sociétés occidentales, nous attachons tellement d’importance à notre indépendance qu’admettre notre besoin de l’autre est perçu comme un aveu de faiblesse, voire d’échec. Pourtant, admettre notre dépendance à Dieu est ce que nous devons tous faire chaque jour.

Comme un petit enfant ?

Mais regardons l’image de Jésus que nous présente chacun des évangiles synoptiques (Luc 18:15-17; Marc 10:13-16; Matthieu 19:13-15). On amena à Jésus des petits enfants, afin qu’il les touchât – les bénît – et les disciples réprimandèrent les parents. Mais que répondit Jésus ? “ *Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n’y entrera point* ” (Luc 18:16-17). “ *Après les avoir donc pris dans ses bras, il les bénit, en leur imposant les mains* ” - démontrant par là une totale bénédiction, une totale acceptation (Marc 10 :13-16).

Recevoir le Royaume de Dieu “ comme un petit enfant ” est un défi : Jésus ne nous demande pas de retomber en enfance et d’adopter une pensée ou un comportement immatures – ce qu’il souligne, c’est la dépendance totale des enfants envers ceux qui s’occupent d’eux. Pour reprendre une des expressions favorites de Paul : *alors, combien davantage* devons-nous reconnaître notre dépendance à notre Père du ciel. Quand nous faisons face à la maladie et au handicap, nous faisons face à notre dépendance (ou à notre manque de dépendance) à Dieu.

Dieu, dans tous les cas

Le Livre de Job est celui qui vient immédiatement à l’esprit – Job, qui lutte avec sa souffrance. Mais rappelons-nous que l’agonie de Job est celle du croyant, et non celle du sceptique, et il finit par se soumettre totalement à la volonté de Dieu, en étant passé par l’apitoiement sur lui-même et par l’affirmation de soi, pour finalement se rendre à l’objectif de Dieu (Stott). La parole de Dieu, après 38 chapitres de tentatives malavisées des "amis" de Job de justifier sa souffrance, frappe Job de sa puissance dévastatrice, le menant, accablé et repentant, à une capitulation devant Lui. La parole de Dieu n’est pas là pour justifier Ses actions, mais pour affirmer Son Autorité sur la création de la Terre, la totalité de la Création – terre, mer et ciel. La Noblesse absolue – Il est *Dieu*.

Le Dieu des chapitres 38 à 41 du livre de Job est le même Dieu en qui nous avons foi, et de qui nous pouvons et devons dépendre. Oui, notre foi comprend le surnaturel et je ne pense pas que nous devions le nier, mais elle comprend aussi une confiance et une dépendance quotidienne, malgré ses

conséquences. Nous avons besoin d'une foi assurée pour pouvoir dire, comme Shadrach, Meshach et Abednego le font (Daniel 3:18), confrontés à une autre situation extrême et confessant leur confiance inébranlable en Dieu "...mais même, sinon...". Même si les trois amis de Daniel n'ont pas été sauvés d'une fournaise "sept fois plus ardente que d'habitude", ils n'auraient, à aucun moment, mis en doute leur confiance et leur dépendance à Dieu seul.

Le Docteur Paul Brand, lors de ses travaux sur des lépreux en Inde, fut interrogé par le journaliste Philip Yancey sur son expérience de témoin de ces chrétiens endurent de grandes souffrances. Il lui demanda si cela avait poussé les malades à se tourner vers Dieu ou à s'en détourner. Après réflexion, il conclut "...qu'il n'y avait pas de réponse commune. Certains se rapprochèrent plus de Dieu. Certains s'en séparèrent avec amertume. La principale différence était leur centre d'intérêt, leur obsession de la cause – « Pourquoi moi ? », « Qu'ai-je fait pour mériter cela ? », « Suis-je puni ? » ; souvent, ces personnes-là se détournaient de Dieu. Notre besoin de poser la question du "Pourquoi ?" montre notre besoin d'être indépendants et d'essayer de trouver une solution par nous-mêmes. La vraie dépendance à Dieu lui laisse le problème du "Pourquoi ?", en toute foi et en toute confiance. À l'inverse, les personnes ayant surmonté leurs souffrances s'étaient elles-mêmes prises en main pour trouver une réponse et avaient fait confiance à Dieu, malgré leurs maux". Il est intéressant de méditer un moment sur les Hébreux de l'Exode, nourris par Dieu dans le désert. Le Seigneur leur faisait parvenir la manne (qui signifie littéralement "Qu'est-ce que c'est ?") pour leurs besoins physiques : question et réponse fusionnent, avec Dieu aidant Son peuple, nourrissant leur foi et leur dépendance à Lui.

L'initiateur de ces rencontres, le Dr Paul Tournier, dans ses ouvrages sur la "personne tout entière", affirme que "nous ne sommes que rarement maîtres des événements, mais, avec ceux qui nous aident, nous sommes responsables de nos actes... La souffrance en elle-même n'est jamais une bonne chose, et doit toujours être combattue. Mais ce qui compte, c'est la réaction de la Personne à la souffrance : quelle sera notre propre réaction? Une réaction positive, active, créative qui développera la Personne, ou une réaction négative qui en retardera la croissance?". Tournier souligne que la souffrance n'est pas la cause de l'évolution personnelle, mais une occasion à saisir. Il se sert de l'image du casse-noisettes : les calamités imprévues (telles que la maladie et/ou le handicap) génèrent une force qui peut briser la dure coquille de la sécurité personnelle. Bien-sûr, c'est cet acte qui cause la douleur – mais il ne détruit pas forcément. Au contraire, dans un environnement favorable, cela peut conduire à une évolution créative. Les vieilles habitudes et comportements ne marcheront peut-être plus ou ne suffiront pas mais, dans notre état de vulnérabilité, de nouvelles habitudes peuvent naître, et en particulier une dépendance à Dieu nouvelle (ou renouvelée).

Joni Eareckson Tada, après un accident de plongée qui la rendit paraplégique, écrit : "*Peut-être que Dieu m'a fait le cadeau de la dépendance. Je n'atteindrai jamais une situation d'autonomie où Dieu n'a pas sa place. Je suis consciente de Sa grâce à chaque instant. Mon besoin d'aide est évident tous les jours au lever, quand j'attends que quelqu'un vienne et m'aide à m'habiller*". Joni fait allusion, ici, non seulement à ce qu'elle décrit comme le beau "cadeau" de la dépendance, mais aussi à sa dépendance nécessaire aux autres personnes qui s'occupent d'elle. Elle a fait l'expérience de la force sans limites que Dieu nous donne quand nous dépendons complètement de Lui, et permet à ceux qui s'occupent de nous de faire partie du cadeau.

La grâce de Dieu suffit

Faire face à la maladie ou à la perspective du handicap remet en question notre sécurité dans les choses et les circonstances, et nous apprenons, ou pouvons être forcés d'apprendre, l'immense valeur de la dépendance et de l'interdépendance, et ainsi faire l'expérience de la grâce. Dans ses lettres à l'Église de

Corinthe, Saint Paul parle de son "*écharde dans la chair*" (Je suis sûre qu'il a de bonnes raisons de ne pas dévoiler de quoi il s'agit exactement, mais il est clair que Paul a souffert). Trois fois, il supplia Dieu pour sa guérison, et par trois fois elle lui fut refusée. À la fin, il apprend du Seigneur que "*Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse*" (2 Corinthiens 12:9). La déclaration est stupéfiante, mais elle est facilement citée avec désinvolture par les chrétiens. Quand nous considérons vraiment ce concept – par la prière - nous en faisons une invitation à nous débarrasser de notre autosuffisance, de notre autonomie, de notre précieuse indépendance, et à admettre notre faiblesse, mettre de côté nos péchés (oui, *péchés*) de fierté et d'arrogance, et reconnaître que, dans notre faiblesse, nous pouvons compter complètement sur Dieu, dépendre entièrement de Lui.

Faire face à la maladie ou au handicap, c'est pour nous, chrétiens, faire face à un choix. Nous pouvons nous retourner contre Dieu, en colère et au désespoir, ou accepter l'épreuve comme une opportunité d'apprendre, d'être affinés et façonnés par le "Potier". Je ne pense pas que Dieu aime une catégorie de souffrance plus qu'une autre, ou que l'une soit plus "spirituelle" que l'autre. Dieu comprend certainement aussi bien ceux qui crient et qui luttent que ceux qui apprennent que la souffrance peut être un moyen de grâce et de transformation. David et Job ont tous les deux relevé de ces deux catégories. Mais Dieu, je pense, veut nous pousser à regarder au-delà du "Pourquoi ?" et à demander plutôt "À quelle fin ?", pour remplacer la recherche de la cause par celle de la réponse – et ce, par souci de nous, pas de Lui-même. En fait, cela nous aiderait-il de savoir pourquoi ? Cela aurait-il aidé Job ? Ce qui nous aide vraiment, dans toute situation de souffrance, c'est de nous tourner vers Dieu en confiance, avec foi, dans une dépendance totale, pour permettre à notre autosuffisance et à notre autonomie de disparaître pour faire place à une foi toute nouvelle, ce qui transforme la souffrance en grâce. Dès lors, nous pouvons nous joindre au psalmiste et comprendre qu'en effet, le Seigneur est notre lumière et notre salut, la forteresse de notre vie, et que nous n'avons rien à craindre (Psaume 27, 1-2).

Bibliographie

- E.S.P. Heavenor, *Commentary on Job*, IVP (1980)
- C.S. Lewis, *'The Problem of Pain'*, Collins (1945)
- J.A. Motyer, *Commentary on Psalms*, IVP (1980)
- John Stott, *'The Cross of Christ'*, IVP (2011)
- Joni Eareckson Tada, *'A Place of Healing'*, David Cook (2010)
- Paul Tournier, *'Face à la Souffrance'*, SCM Presse (1982)
- Paul Tournier, *'Le Personnage et la Personne'*, SCM Presse (1967)
- Philip Yancey, *'Where is God when it hurts?'*, Zondervan (1997)